

Tout n'a qu'un temps

par

Jean Lebatty

Cela faisait longtemps, des années sans doute, qu'il avait ressenti cette profonde insatisfaction. Cette impression d'échouer en tout, de ne rien comprendre de ce qui l'entourait, de se trouver chaque fois à contretemps, pour les choses, avec les gens. Sa mémoire ne le ramenait pas très loin en arrière, mais lui aurait-on dit qu'il avait tout raté dès le premier jour, dès le moment même de sa naissance, en aucune manière aurait-il été surpris. L'échec avait été une des constantes majeures de sa courte vie. Non pas qu'il souffrît d'un complexe d'infériorité ou qu'il se reconnût foncièrement incapable; il se savait avoir un certain potentiel, un potentiel bien caché comme aimaient à le dire ses professeurs.

Ce qui le désavantageait au point de le faire croire incapable était un besoin irrépressible de perfection. Un idéal impossible qui, depuis longtemps, avait tourné à l'obsession. Ses parents se rappelaient qu'il avait mis bien plus longtemps que n'importe quel enfant pour se mettre à parler. Et encore, il l'avait fait en bredouillant lamentablement. De cela, il s'en souvenait fort bien. Il avait en effet hésité de longs mois avant d'oser ses premiers mots, de lancer sa première phrase. Il fallait que son entrée dans le monde des paroles, dans l'univers des idées, fût parfait. Il voulait qu'on le prît au sérieux dès le premier contact verbal. Surtout qu'on ne se moquât point de ce qui, autrement, n'aurait été que babillage enfantin. Mais la peur d'échouer l'avait à moitié paralysé, au tout dernier instant, quand les mots, si longtemps préparés, s'apprêtaient à être énoncés. Le désastre avait été total et avait conforté ses parents dans leurs pressentiments les plus pessimistes.

Depuis, tout le reste avait été à l'avenant.

Petit à petit, et pour ne pas trop souffrir de ses échecs, il avait essayé ne plus prêter attention aux jugements dont il faisait l'objet, d'en ignorer surtout les conséquences. Autrement, de faire la sourde oreille aux commentaires, critiques et lazzis qu'il traînait derrière lui à la manière des boîtes de conserve vides. Celles que l'on attache au train des voitures après le mariage.

Les gens ne pouvaient pas comprendre sa volonté de perfection. Ils étaient trop attachés aux clichés, aux explications superficielles que l'on ressort par réflexe à tout propos. Que l'on n'écoute plus, car ce sont celles-là que l'on s'attend à recevoir. Il ne pouvait pas croire qu'il n'y ait pas plus de profondeur à toute chose. Aussi, éviterait-il tout le monde; au moins, il les ignorerait. Tous, car ceux-là mêmes qui semblaient l'épargner, qui feignaient d'ignorer ses erreurs, ne pouvaient être que des gens pleins de commisérations, dégoulinants d'une pitié insultante ou, d'autres encore, pour qui son apparente incapacité ne leur suggérait que le mépris. Tandis que ceux qui l'encourageaient encore, en allant parfois jusqu'à le flatter, ne pouvaient être que de sinistres hypocrites n'osant pas se moquer ouvertement de lui.

Mais l'indifférence ou l'oubli ne pouvait suffire. Il fallait meubler une vie et, dans son cas, vivre, c'était réaliser au moins une action qui soit parfaite ou, au moins, qui soit accomplie selon ses attentes. Un acte simple, une tâche humble, ne serait-ce qu'une conversation cohérente qui, sans viser à l'exceptionnel, eût été l'expression sobre mais profonde d'un esprit élevé et mature. Il s'essaya quelque fois avec des élèves qui ne le connaissaient pas encore ou qui semblaient moins agressifs ou, surtout, moins moqueurs. En plus de bégayer, ce qu'il tentait de partager avec eux leur paraissait si étrange qu'ils le regardèrent d'abord comme s'il était venu d'un autre monde, puis s'éloignèrent en rigolant grossièrement ou, en levant un doigt vers la tempe, signifiant à tous qu'il devait être complètement fou. Alors, toute cette insolence lui chauffait la tête et il serrait ses poings. Il avait cependant appris à se retenir, se sachant aussi peu efficace au pugilat qu'à tout le reste.

Afin de résoudre le dilemme auquel il était confronté, il se réfugia dans le rêve. Non pas le rêve comme un détachement complet de la réalité (la réalité, il s'y voulait entièrement impliqué, mais seulement à la manière d'un parfait héros), plutôt le rêve en tant qu'analyse des faits et reconstitution des événements après correction des erreurs. Un peu comme dans les états-majors militaires où les étapes d'une bataille sont décortiquées, étudiées, évaluées et des leçons pour le futur en sont extraites et édictées.

Il savait, bien sûr, que les hommes forts, ceux-là même qui réalisent les plus grandes choses ou participent aux plus merveilleux exploits, aiment dire que le monde se construit par le travail dans le courage et la ténacité, alors que le rêve n'est qu'un océan dans lequel se noient toutes les volontés. Le bon sens semblait leur donner raison. Mais que faire quand le souci de la perfection paralyse la moindre des tentatives, que le rêve devient le dernier refuge devant l'incompréhension générale? Le rêve est la drogue que l'on administre aux grands malades de l'action. Son mal ne lui laissait plus aucun espoir; il ne pouvait plus que s'intoxiquer de bonnes intentions, d'espérances inutiles. Au moins, il y avait là, dans cet espace vide offert à ses rêves, un immense champ d'action pour la poursuite d'une perfection sans limite.

Il appréciait l'art dans cette volonté de représenter avec la plus grande perfection possible ce qu'il y avait de plus impossible à exprimer de cette partie la moins compréhensible de l'âme humaine. Et dans ce contexte, la musique lui paraissait le mode d'expression à la fois le plus précis et le plus complet. Parmi les instrumentistes de renommée, il y avait ceux qui se jetaient dans l'arène en s'exhibant en public et en dissimulant leurs petites imperfections et leurs imperceptibles erreurs dans l'atmosphère d'enthousiasme que suscitait leur communion avec l'auditoire. Il y avait aussi ceux-là, avec lesquels seuls il s'identifiait, qui utilisaient toute la technologie électronique à disposition pour composer et corriger une interprétation jusqu'à ce qu'elle fût parfaite et la seule qu'ils délivreraient au public. Pour lui, c'était devenu la seule approche concevable qui le tiendrait ainsi éloigné de la contagion par cette maladie qu'était l'approximation humaine.

Autant il était incapable dans l'action, autant il excellait dans le rêve. Et ce rêve, pour être efficace, devait faire appel à certaines techniques qu'il lui fallait découvrir. Dans une certaine mesure, il était heureux qu'il soit né à une époque où le développement de l'informatique avait permis de mettre au monde ce monstre de potentiel qu'était la virtualité. Les jeux électroniques étaient, par exemple, un univers incroyable qui lui apportait l'oubli de ses problèmes et la satisfaction la plus complète d'une partie de ses aspirations. Il s'y donnait entièrement, même si le temps à l'extérieur l'invitait à des occupations plus saines et, quand la partie tournait en sa défaveur, il refusait de continuer, préférant la reprendre depuis le début. Si, dans un jeu de stratégie, ses forces qu'il avait admirablement composées et magistralement manipulées se trouvaient, à la suite d'une quelconque erreur de sa part ou d'un hasard malheureux, acculées à la perte, il ne cherchait pas à se dégager ou à retourner la situation. Il recommençait le même jeu autant de fois qu'il était nécessaire jusqu'à ce qu'il soit le vainqueur absolu, n'ayant subi quasiment aucune perte, l'adversaire ayant été écrasé d'une manière totale. Certains affrontements pouvaient prendre plusieurs jours avant que la victoire fût parfaite et complète. Journées pendant lesquelles il échappait complètement au monde qui l'entourait, allant jusqu'à en oublier le boire et le manger.

De plus en plus, l'imagination venait au secours de l'étude, des exercices, de la culture ou de la répartie. Mais cette approche, elle-même, ne pouvait plus le satisfaire. Si un jour, à l'école, et cela se présentait de plus en plus fréquemment, un quelconque fort-à-bras venait à le prendre à partie, il prenait une attitude suffisante avec juste un rien d'arrogance, comme il lui semblait devoir faire dans ses rêves. Alors un poing sortait d'il ne savait où, filait comme le vent, et sa tête explosait en mille étoiles, comme ses rêves en mille morceaux. Sous l'humiliation, il fuyait alors, ravalant sa rage avec le peu de sang qui coulait de la lèvre. Il prenait alors pleinement conscience que l'approche onirique n'était pas davantage une sinécure. Il aurait pu rêver qu'il était plus fort et plus rapide, que, depuis son plus jeune âge, il s'entraînait à développer ses muscles, à accélérer ses réflexes, à augmenter son endurance. Mais le «ce que j'aurais dû faire», même dans

ces songes, n'arrivait plus à le contenter, ne permettait même pas de le consoler. Ce succédané de réussite ne pouvait suffire à son sens de la perfection, ni l'aider dans ses aspirations au succès total.

Il se mit alors à rêver qu'il était seul à posséder un pouvoir exceptionnel. Une faculté tout à fait remarquable: un artifice électronique ingénieux qui lui permettait par la seule pression sur un bouton de ralentir le temps. Donc, plus besoin de conditionnement physique préalable. Il suffisait d'appuyer sur ce bouton à portée de main, peut-être même fixé directement sur le corps, et tous les gestes autour de lui ralentissaient, pouvaient même s'arrêter, le temps qui lui était nécessaire d'agir sans être gêné. Il devenait enfin imbattable et, de surcroît, sa vitesse relative de réaction, plus l'assurance que lui conférait la certitude de ne pas pouvoir échouer, le nimbaît d'une auréole quasiment magique qui renforçait sa supériorité.

Il s'imaginait dès lors dans la cour de récréation, au centre d'un groupe hostile. Le plus costaud de tous s'approchant de lui en remontant les manches pendant que la foule se délecte à l'avance de la correction qu'on va lui infliger. Il presse le bouton et tout le tableau se fige: les grimaces arrogantes, les gestes avilissants, les moqueries évanouies dans l'arrondissement de lèvres figées, le challenger au poing dressé prêt à se lancer vers lui, les articulations blanchies par la crispation. Dans tout ce temps qu'il possède à présent, il prend son souffle, assure solidement son équilibre sur les jambes écartées, se concentre et frappe l'adversaire en plein nez. Tout cela sans hâte, sans heurt, sans les gestes décousus que la peur, l'inexpérience et le manque de confiance génèrent si aisément. Personne n'a rien vu! Il a été rapide comme l'éclair. L'adversaire chancelle; il prend prudemment ses distances car, affolé, il n'a pas vu non plus le coup venir. La cour est soudain silencieuse. Les regards se voilent soudain d'une admiration craintive. Mais il n'y a pas encore de cris d'enthousiasme, de mouvements admiratifs de foule. Ce sera pour plus tard, à l'occasion du prochain rêve.

Ce subterfuge était des plus satisfaisants et, pour la première fois, il semblait qu'il avait trouvé la solution à ses problèmes. Il pouvait à présent reconstituer en pensée tous les

événements et les remanier de la manière la plus propre à ses attentes sans n'avoir plus à tenir compte de ses insuffisances physiques ou intellectuelles. La réécriture des faits pouvait se faire dès lors en visant à l'entière perfection. La formule était élégante et les résultats beaucoup plus spectaculaires; le succès était complet et il n'y avait plus de place pour le regret. La formule magique du «superman» en quelque sorte.

De plus, on pouvait imaginer de perfectionner la méthode. Par exemple, il n'était plus nécessaire de pousser sur un bouton. Cela prenait déjà trop de temps et exigeait de bons réflexes. Plus simplement, il pouvait contrôler mentalement le ralentissement ou l'arrêt du temps. Ce perfectionnement transformait le procédé en véritable arme secrète et, surtout, ouvrait des perspectives infinies en ce qui regarde toutes sortes de situations. Même si elles n'étaient que virtuelles.

Il ralentissait son présent pour mieux ajuster son futur. Au moins allait-il, pendant quelque temps, supporter la vie un peu mieux. Pendant les semaines qui suivirent, il assomma ainsi régulièrement tous ses camarades de classe. Au moins ceux qui se montraient les plus forts et qui en profitaient pour lui faire une vie d'enfer. Le plaisir n'avait plus de limites. Un professeur l'interrogeait-il qu'il arrêta aussitôt l'horloge. Le temps de se rendre derrière le pupitre du maître, surpris dans une grimace figée, un peu sadique, de celui qui s'apprête à ridiculiser l'élève devant toute la classe, et de lire par-dessus son épaule la réponse à la question. Puis, le temps toujours en suspens, il revenait à sa place, surprenant au passage les expressions goguenardes sur les visages gelés des écoliers. Libérant enfin le temps, il jetait à la face du maître la réponse exacte, avant même que la bouche posant la question ne se soit refermée. Le triomphe était total et la satisfaction complète.

Vint aussi le moment où il fut réellement interrogé. Il savait ne pouvoir répondre à rien tant il s'était entièrement consacré à ses pensées. Toutefois, tous ses fantasmes lui avaient donné confiance. Il se dressa, fier et presque insolent, ignorant le brouhaha de la classe d'où fusaient quelques commentaires moqueurs. Il fixa l'instituteur droit dans les yeux et commença à rêver. Un sourire béat lui couvrait la face alors qu'il projetait en pensée son film préféré.

À ses parents, convoqués à l'école, on annonça que leur enfant devenait lunatique et paraissait souffrir d'inadaptation chronique. De mauvais élève qu'il était, il ne devenait plus élève du tout. Il semblait s'enfoncer de plus en plus dans un monde à lui, et ce, avec une telle conviction que s'il avait pu l'utiliser pour étudier ses cours, il aurait été premier de classe. N'ayant pas totalement abandonné le sarcasme afin d'atténuer le dramatique de la situation, les professeurs prenaient conscience que le cas de cet enfant commençait à les dépasser.

Le directeur, sans avoir jamais utilisé les termes d'institut psychiatrique ou de rééducation, avait suggéré, à force de circonvolutions diplomatiques, un mode d'éducation spécialisé qui sortît entièrement du cadre de l'institution dont il était en charge. Pour lui, l'enfant n'avait plus sa place à l'école; il entrevoyait, bien sûr, le type d'éducation par laquelle remplacer celle qui n'avait pas pu faire de l'écolier un enfant normal, mais il préférait laisser le choix aux parents.

Il était principalement concerné par la réaction de ses enseignants qui montraient de plus en plus de réticence à avoir ce garçon à problème dans leur classe. Ceux-ci avaient un mal fou à conserver une certaine discipline dans les rangs tant les autres enfants étaient montés contre lui, ne lui pardonnant ni son comportement étrange, ni la difficulté à s'intégrer dans leur cercle. Ce n'était donc pas un renvoi de l'école qu'il préconisait, mais un changement complet du système d'éducation. Ce qui revenait au même, mais lui évitait des mesures aux allures disciplinaires et lui laissait le beau rôle sans devoir prendre de responsabilités.

Personnellement, je ne partage pas cette manière de voir. Si l'école a été pour moi, et ce, pendant un certain temps, un affreux cauchemar, je trouve, au contraire, que je me suis fort bien adapté à cette situation difficile.

J'habite assez près de l'établissement, dans une vieille maison qui a été, il y a presque un siècle de cela, la demeure d'un fermier vivant à l'extérieur de Victoria. Plutôt maraîcher et producteur de fruits, il avait un énorme terrain à la campagne. Terrain qu'il avait presque entièrement transformé en vergers et au milieu duquel se trouvait la maison. Petit à

petit, avec l'extension de la capitale, il a vendu à l'État des parcelles de son domaine. Une de ses opérations les plus fructueuses (si j'ose dire) a été de céder à bon prix une énorme surface de sa propriété pour la construction du premier aéroport de la ville. À présent que toute cette région est entièrement urbanisée et qu'un nouvel aéroport a été construit près de Sidney, mon école s'est installée dans l'ancienne aérogare du terrain d'aviation abandonné. Elle est au plus à trois ou quatre cents mètres de chez moi.

Et j'en aime bien l'idée! Savoir que dans la salle même où les cours sont donnés, il y avait naguère un équipage qui organisait son prochain vol ou, alors, une foule de passagers, excités et bruyants, qui réservaient leur place sur ce même vol, tout en surveillant les enfants et leurs bagages, saluant ou embrassant ceux qui restent, un peu encombrants sur le moment mais qu'on se promet de regretter dès le décollage.

Dans les premiers temps, avant de me rendre à l'école, il m'arrivait de souhaiter ne jamais me réveiller et d'échapper ainsi à cette corvée insupportable. Mais les rêves de voyage associés à ces bâtiments ont fini par m'attacher à ces murs.

Je suis, du reste, un élément important de cet établissement. Les élèves se déchainent sur mon passage. C'est à celui de découvrir l'insulte la plus cinglante, la torture la plus cruelle, la correction la plus rude qui va le rendre célèbre pour une journée entière dans toute l'école. Mon départ créerait un vide insupportable. Sans compter que j'y ai appris à juger les gens pour ce qu'ils valent. C'est là que, finalement, j'ai compris combien ils étaient peu remarquables, arrogants, brutaux, blessants et incapables de rechercher la perfection.

C'est là, de la même manière, que j'ai construit ma propre estime et que j'ai retrouvé l'équilibre et une certaine sérénité. C'est là surtout que, pour y parvenir, j'ai appris à m'isoler de la foule, me réfugiant dans un rêve riche de possibilités multiples.

Enfin, c'est là que cette chose extraordinaire m'est arrivée.

Je savais n'être pas comme les autres, et j'avais prévu que cela arriverait. Mais vous n'êtes pas sans savoir comment

sont les gens. Ils vous accordent si peu d'attention et sont si critiques de vos découvertes qu'ils parviendraient à vous faire douter de vos convictions les plus intimes. Je le sentais venir et j'avais raison: cela s'est passé! Ce n'était pas tout à fait net au début. Disons que je le ressentais imperceptiblement, sans avoir l'assurance que cela se réalisait enfin. Après plusieurs jours, cette impression s'est renforcée, progressivement mais nettement. Puis, j'ai tenté quelques expériences et là, cela ne faisait plus de doute, cela marchait: je contrôlais enfin le temps. Il ne m'était plus nécessaire d'en rêver, je le réalisais, je l'appliquais et j'en obtenais les résultats qui m'étaient si chers. C'en était fini de mes échecs, des rebuffades, du mépris.

J'ai réussi tous mes examens, concours, interrogations. Il me fallait parfois arrêter le temps pendant des heures (une façon de parler bien entendu) pour courir jusque chez moi avec la feuille des questions à la main. Retrouver les livres, les chapitres qui cachaient les réponses. Les écrire sur la feuille d'interrogation et tout ramener à l'école. C'était amusant de courir dans les rues où toutes les voitures étaient immobilisées, les vélos en équilibre sur deux roues, les piétons attendant un feu qui n'arrêtait pas d'être rouge. De retour à mon pupitre, je relâchais le temps et je déclarais fièrement que j'avais déjà terminé l'examen. Il y avait ces regards incrédules, ces mouvements vers ma feuille, puis des yeux écarquillés d'étonnement qui lisaient la copie. Enfin, l'admiration à son comble.

Même en sport, j'étais devenu imbattable. Les gens ne pouvaient pas comprendre comment il m'était possible de réaliser de semblables performances avec le physique qui est le mien. Pour la course à pied, c'était relativement facile. Le temps, je le freinais juste ce qui était nécessaire pour ralentir tous les concurrents. Au saut en hauteur, un court temps d'arrêt m'était suffisant pour retenir la barre de tomber. En un mot, il n'y avait plus aucune performance où je n'excellais.

Il y avait une chose toutefois à laquelle je n'avais pas pensé. C'est qu'en freinant le temps des autres, c'était comme si je vivais beaucoup plus rapidement. Le nombre de fois où je l'ai arrêté ce temps, c'était également un nombre de fois où j'ai vécu infiniment plus vite. Et ce temps qui filait à une vitesse folle me faisait vieillir d'autant. J'ai vu d'abord mes cheveux

blanchir. Puis la peau a perdu sa fraîcheur et des cernes ont marqué mon visage. Des douleurs dans les membres me faisaient marcher comme un vieillard.

Je ne vais plus à mon école. Le directeur et ses instituteurs sont enfin parvenus à se débarrasser de moi. Il a dû y avoir de la jalousie dans tout cela. Mes parents m'ont placé dans un institut spécial qui, paraît-il, s'occupe de cas semblables au mien. Pourtant aucun des patients, avec lesquels j'ai pu échanger quelques mots, ne semblaient souffrir des mêmes symptômes. Beaucoup ont même un comportement assez bizarre. Décidément, je n'aurai jamais pu m'entendre avec qui que ce soit. Même pas avec le médecin qui me soigne et qui prétend que je n'ai pas vieilli du tout.